

## LES INFLUENCES IRANIENNES EN ASIE CENTRALE ET EN EXTRÊME-ORIENT

---

En occupant pour la première fois la chaire de langues, histoire et archéologie de l'Asie Centrale, au Collège de France, j'ai la grande fortune de n'avoir pas à porter le deuil d'un maître défunt. C'est en pleine force qu'absorbé par des tâches multiples, M. Philippe Berger a décidé de quitter cette maison. Les études dont il s'occupe n'ont avec les miennes que des rapports un peu lointains. Qu'il me soit permis cependant, comme à son successeur dans une chaire dont il a maintenu pendant plus de quinze ans la tradition glorieuse, de rappeler aujourd'hui publiquement les vifs regrets que son départ a laissés.

La chaire devenue vacante a été attribuée à l'étude érudite de l'Asie Centrale. Ce n'est pas la première fois que ces recherches sont chez nous matière d'enseignement. Ici même, voilà quarante ans, M. Pavet de Courteille, le traducteur des *Mémoires de Babër*, l'auteur du *Dictionnaire turc-oriental*, étudiait ce qu'on commençait alors à connaître de l'Asie Centrale, en partant de la littérature du turc djagataï. Plus récemment, un écrivain enthousiaste, apportant aux enquêtes historiques son ardeur, sa couleur, parfois sa témérité de romancier, le regretté Léon Cahun, faisait revivre, en un cours libre à la Sorbonne, ces exploits prestigieux qu'évoquent encore dans la mémoire des peuples les noms de Gengis-Khan et de Tamerlan.

Mais si le Collège de France a cru devoir de nouveau faire place, sur une base plus large, à un enseignement des choses

1. Leçon d'ouverture du cours de langues, histoire et archéologie de l'Asie Centrale, au Collège de France (4 décembre 1914).

d'Asie Centrale, c'est que, depuis quelques années, nos connaissances et nos moyens d'information dans ce domaine se sont singulièrement enrichis et renouvelés. Réduite jusqu'alors à des témoignages littéraires souvent tardifs, clairsemés, imprécis, l'étude de l'Asie Centrale a bénéficié à la fois de l'examen direct des vestiges archéologiques et de la résurrection de littératures insoupçonnées. Ce sont d'abord, à partir de 1889, les missions russes de la haute Mongolie : elles font connaître l'ancienne épigraphie turque de l'Orkhon à laquelle, dès 1894, le génie du philologue danois Thomsen arrache son secret. Ce sont surtout, depuis 1897, les diverses missions russes, anglaises, allemandes, françaises, japonaises, qui se succèdent au Turkestan chinois dans une émulation courtoise, et font surgir du milieu des sables des documents artistiques et des trésors littéraires dont l'élaboration scientifique exigera l'effort de nombreux érudits, pendant beaucoup d'années. L'histoire même de ces découvertes, les apports dûs aux voyageurs anciens et aux missions récentes nous occuperont pendant plus d'une leçon. Mais dès aujourd'hui, et dans la mesure où les résultats déjà acquis le permettent, je voudrais montrer, sur le domaine assez limité des influences iraniennes en Asie Centrale et en Extrême-Orient, tout ce que ces découvertes nous ont déjà valu de données aussi précieuses que bien souvent inattendues.

\*  
\*\*

Entre l'Inde et la Perse d'une part, l'empire chinois de l'autre, s'étend l'immense région, en grande partie désertique, que nous appelons le Turkestan chinois; elle est aujourd'hui habitée, en une double bande d'oasis, par une population assez clairsemée de deux millions d'habitants environ, turcs de langue, musulmans de religion. On a toujours pensé que ces régions très pauvres, longtemps divisées en une série de petites principautés presque indépendantes, n'avaient pu

donner naissance à une civilisation bien puissante et bien originale. Mais on voyait non moins clairement, au simple examen d'une carte, — et on savait d'ailleurs par le témoignage des géographes anciens, — qu'à travers ces pays assez déshérités, avait passé la grande voie commerciale unissant l'Asie antérieure à l'Extrême-Orient. Des autres routes possibles, celle du Tibet ne sera accessible, que lors de la conversion de ce pays au bouddhisme vers l'an 640, et ne sera guère fréquentée, même de nos jours. La voie montagnaise vers l'Inde par le Yunnan et la Birmanie fut connue de bonne heure, mais resta difficile de par la nature, dangereuse de par les populations belliqueuses qui souvent en interdisaient les abords. La route maritime, barrée par la péninsule malaise, ne fut suivie régulièrement qu'assez tard : en 166 de notre ère seulement, nous avons la première mention certaine de l'arrivée au Tonkin, alors province chinoise, de marchands qui se disent envoyés par l'empereur Marc-Aurèle.

Restait donc seule la voie du Turkestan. Elle-même ne fut ouverte que vers l'an 125 avant notre ère, grâce à l'esprit d'initiative d'un empereur de Chine, l'empereur Wou des Han, et à l'intrépidité ingénieuse d'un de ses envoyés, le général Tchang K'ien. Sans doute, dès cette époque, le Turkestan chinois proprement dit était bien occupé par une population sédentaire assez paisible, mais avec qui l'empire chinois n'avait aucun contact direct : entre la Chine et le Turkestan, il fallait compter en effet avec les hordes turbulentes des Hiong-nou, populations nomades de la Mongolie méridionale et du Kan-sou, foncièrement identiques aux Huns des invasions occidentales, et dont les incursions désolaient l'empire depuis près de mille ans. C'est contre la cavalerie des Hiong-nou que l'empereur des Ts'in, au III<sup>e</sup> siècle avant notre ère, avait élevé cette barrière gigantesque qu'est la Grande Muraille. Mais cette défense était insuffisante. Or l'empereur Wou avait appris que des tribus du Kan-sou, les Ta Yue-tche, vaincues par les Hiong-nou, avaient dû s'enfuir vers l'Ouest. Il songea à

contracter alliance avec les Ta Yue-tche afin de prendre les Hiong-nou à revers. Tchang K'ien, chargé de cette mission, partit avec cent compagnons, mais fut bientôt fait prisonnier par les Hiong-nou, et passa dix ans en captivité. Il fit semblant de se résigner à son sort, se maria; la surveillance des Hiong-nou se relâcha; Tchang K'ien s'enfuit, et continua sa route vers les Ta Yue-tche. Mais ceux-ci n'étaient plus dans l'Ili où ils s'étaient d'abord installés et où l'empereur Wou les envoyait chercher. Délogés par de nouveaux envahisseurs, les Wou-souen, ils avaient poussé plus au sud, et avaient rencontré en Sogdiane un de ces royaumes hellénisés fondés en Asie par les épigones d'Alexandre le Grand. Les Ta Yue-tche refoulèrent ce royaume gréco-bactrien au sud de l'Oxus, et s'établirent eux-mêmes en Sogdiane. C'est là que Tchang K'ien les rejoignit. Son ambassade, en tant que dirigée contre les Hiong-nou, était vouée à l'insuccès. Les Ta Yue-tche, satisfaits de leur établissement dans des contrées fertiles, au climat tempéré, n'avaient nulle envie de retourner se mesurer avec des adversaires qu'une rude expérience leur avait appris à redouter. Par contre, Tchang K'ien entra en contract, tant en Sogdiane qu'en Bactriane, avec l'Orient hellénisé. Il revint émerveillé de richesses qui allaient rapidement devenir proverbiales en Extrême-Orient. Des textes un peu postérieurs divisent le monde entre quatre rois, nommés par ce que chacun d'eux possède d'excellent dans son royaume : le roi des Turcs est le roi des chevaux, le roi de l'Inde est le roi des éléphants, le roi de l'Orient méditerranéen est le roi des richesses; quant à l'empereur de Chine, il se reconnaît modestement le roi des hommes. Ce sont les premiers renseignements sur les richesses de l'Asie antérieure qui furent le résultat le plus fécond du voyage de Tchang K'ien. Quand, après une nouvelle captivité, il parvint enfin en Chine, ramenant un seul de ses cent compagnons, il avait, comme disent les historiens chinois, « fait la trouée ». La grande route commerciale de l'Asie Centrale était ouverte; la « voie de la

soie » allait porter en Occident les produits de l'Extrême-Orient.

Or, au moment même où Tchang K'ien accomplissait son voyage mémorable vers l'Ouest, une transformation considérable s'opérait chez les Ta Yue-tche, et allait influencer grandement sur l'histoire ultérieure de l'Asie Centrale et de l'Extrême-Orient. Ces anciens nomades de la Chine occidentale, une fois fixés sur les riches territoires de la Sogdiane et de la Bactriane, y furent peu à peu conquis par les civilisations des peuples qu'ils avaient vaincus : ils s'hellénisèrent, ils s'iranisèrent, enfin et surtout ils s'hindouisèrent. A l'Iran, ils prirent quelque peu de son protocole et de sa mythologie, à la Grèce ses formules artistiques, à l'Inde le bouddhisme. Peu à peu, vers le début de notre ère, religion bouddhique et art bouddhique hellénisé, empruntant la grande voie commerciale du Turkestan, se répandent vers la Chine. Une tradition ancienne veut faire dater de 67 de notre ère l'entrée officielle du bouddhisme dans la capitale des Han ; l'anecdote est en elle-même apocryphe, mais le fait certain, c'est qu'à la fin du premier siècle de notre ère, le bouddhisme a déjà conquis droit de cité dans plusieurs villes de l'empire chinois.

Ces faits sont connus depuis longtemps, mais voici maintenant qui est nouveau. Dans leur progrès vers l'Orient, le bouddhisme et l'art gréco-bouddhique avaient traversé le Turkestan chinois aujourd'hui occupé par des musulmans de langue turque. Or l'islam est une religion relativement récente, l'hégire est de 622, et l'islamisation du Turkestan chinois ne paraît remonter (encore ne fut-elle alors que partielle) qu'aux environs de l'an 1000. Comme d'autre part on avait quelques indices de l'existence ancienne d'un bouddhisme turc, on admit que c'était par l'intermédiaire des Turcs du Turkestan chinois, bouddhistes avant d'être musulmans, que le bouddhisme et l'art gréco-bouddhique étaient passés de Bactriane jusqu'en Chine et ensuite jusqu'au Japon. La recherche des vestiges de ce bouddhisme turc fut un des buts

essentiels assignés aux missions archéologiques envoyées en Asie Centrale depuis quinze ans. Or ces monuments du bouddhisme turc, on les a bien retrouvés, mais ils sont tardifs : aucun n'est antérieur au *vii*<sup>e</sup>, et même peut-être au *viii*<sup>e</sup> siècle. Tous les textes plus anciens, bouddhiques ou non, abondamment représentés à Berlin, à Londres, à Paris, à Saint-Pétersbourg, sont ou bien des monuments apportés du dehors, en sanscrit, en moyen persan, en syriaque, ou bien sont rédigés dans des langues nouvelles, jusque-là inconnues, supplantées par le turc depuis des siècles, mais qui représentent, au moins partiellement, les langues parlées dans ces régions pendant tout le premier millénaire de notre ère. Ce ne sont pas des Turcs qui ont servi d'intermédiaires dans la propagation du bouddhisme et de l'art gréco-bouddhique depuis la vallée de l'Oxus jusqu'en Chine. En dépit des apparences, en dépit du nom, au Turkestan chinois comme au Turkestan russe, les Turcs et leur langue sont des tard-venus.

A cette première surprise, une autre s'ajouta bientôt. La linguistique indo-européenne, après son merveilleux essor dans la deuxième moitié du dernier siècle, croyait bien avoir reconnu son domaine tout entier. Or ces langues inconnues retrouvées en Asie Centrale étaient écrites dans des alphabets sémitiques ou hindous dont la sagacité des Hoernle, des Müller eut bientôt assuré le déchiffrement. On reconnut trois grandes langues nouvelles, et, après quelques tâtonnements, tous les doutes furent levés : ces langues retrouvées en pays turc étaient toutes trois apparentées aux nôtres, c'étaient des langues indo-européennes. Si l'interprétation restait encore mystérieuse, la numération, les flexions rappelaient des types connus. Une première langue fut identifiée assez vite : en s'appuyant sur les renseignements fournis au début du *xii*<sup>e</sup> siècle par l'écrivain Albîroûnî, on reconnut le sogdien, c'est-à-dire un ancien idiome iranien de la vallée de l'Oxus et de la Bactriane, encore assez étroitement apparenté à certains dialectes iraniens des Pamirs. Quelques fragments ont été

étudiés par un philologue de tout premier ordre, l'académicien Müller de Berlin, et par M. Andraeas. Mais on manquait de bilingues pour avancer sûrement et rapidement; nous en possédons aujourd'hui. Le texte sogdien le plus considérable qui soit à la veille d'être publié est un petit traité bouddhique, non incorporé au Canon; j'ai eu la bonne fortune d'en retrouver des versions chinoise et tibétaine, et la partie sogdienne a été déchiffrée par mon ami M. Gauthiot.

L'embarras fut plus grand quand il s'agit de désigner les deux autres langues. Elles furent distinguées par un de nos confrères de Strasbourg, M. Leumann, qui se borna, faute de mieux, à les qualifier provisoirement de « langue I » et de « langue II ». Un colophon d'un manuscrit de Berlin permit bientôt de proposer pour la « langue I » le nom de tokharien, connu par les textes hindous, par les géographes grecs, et qui a survécu longtemps dans le nom du Tokharestan; cette appellation a aujourd'hui prévalu, sans qu'on puisse encore dire de façon certaine qu'elle soit juste. Le tokharien, représenté par deux dialectes que MM. Sieg et Siegling ont su séparer, paraît avoir eu une littérature bouddhique considérable et en partie originale. Mais ce n'est ni une langue indienne, ni une langue iranienne. Elle représente une branche nouvelle, jusqu'ici complètement inconnue, de la famille indo-européenne. Un certain nombre de textes tokhariens rapportés par ma mission ont déjà été étudiés par MM. Sylvain Lévi et Meillet; la publication s'en poursuit régulièrement.

Reste la « langue II ». Cette désignation numérique de « langue II », adoptée provisoirement par nos confrères de tous les pays, a surpris quelques personnes en France. La formule d'attente était cependant toute naturelle, et avait l'avantage de ne préjuger en rien du nom qu'on assignerait ensuite au nouvel idiome. Nous pouvons nous prononcer aujourd'hui. Des bilingues ont été trouvés dans les collections de Londres et de Paris. Il s'agit d'une langue iranienne, assez

aberrante, assez usée, beaucoup plus éloignée des autres langues iraniennes que le sogdien par exemple, mais dont les caractéristiques ne sont plus douteuses. Cet idiome est très abondamment représenté dans les manuscrits rapportés par ma mission, soit en feuillets, soit en rouleaux. Le plus souvent il y a du chinois d'un côté, de l'iranien de l'autre, mais les deux textes sont indépendants. C'est un texte en « langue II », ou, comme nous l'appellerons désormais, en iranien oriental, que j'expliquerai cette année dans une des séries de mes leçons.

Ainsi, sur trois langues disparues qui ont été retrouvées au Turkestan chinois, deux sont des langues iraniennes. Au point de vue de la répartition géographique, et à se baser sur l'endroit où les textes ont été trouvés, il semble que le tokharien ait été plus spécialement usité dans la région de Koutchar et de Tourfan, c'est-à-dire au nord du Tarim, tandis que l'iranien oriental se parlait au sud de ce bassin, de Khotan jusqu'à un point encore indéterminé vers l'Est, dans la direction de Touen-houang. Répartition provisoire toutefois, et à laquelle, en ce qui concerne le tokharien, la localisation du véritable Tokharestan à l'ouest des Pamir ne laisse pas d'opposer une grave objection. Quant au sogdien, nous sommes tentés de lui assigner un rôle assez différent, en même temps qu'une diffusion plus grande. Le sogdien doit être au propre la langue de l'ancienne Sogdiane, dans le Turkestan russe. Mais, dans des lettres commerciales qui paraissent remonter au 1<sup>er</sup> siècle de notre ère et que le D<sup>r</sup> Stein a exhumées des ruines des tours de garde jalonnant l'ancienne route directe du Lob Nor à Touen-houang, M. Gauthiot a reconnu un état archaïque du sogdien. D'autre part, l'un au moins de nos manuscrits sogdiens a été écrit à la capitale même de la Chine sous les T'ang, appelée alors par les Iraniens, les Sémites et les Grecs, Khoundan, et qui correspond à l'actuel Si-ngan-fou au Chàn-si. Dans les manuscrits chinois rapportés par le D<sup>r</sup> Stein, et dont il a bien voulu me



confier le classement et l'élaboration, j'ai trouvé la preuve qu'au début du VII<sup>e</sup> siècle, une colonie de Sogdiens de Samarkand était venue s'établir au nœud de la route méridionale du Turkestan, juste au sud du Lob Nor ; un de nos manuscrits de Paris atteste qu'un siècle plus tard, cette colonie conservait une sorte d'autonomie. Enfin, dans une inscription du IX<sup>e</sup> siècle, assez endommagée, que les missions russes ont retrouvée dans la Mongolie septentrionale, à Kara-balgasoun, et qu'on avait crue d'abord rédigée en langue turque, M. Müller a reconnu un texte sogdien. Il semble donc que les Sogdiens, marchands habiles, se déplaçant facilement, aient essaimé de la Sogdiane sur toutes les routes de l'Asie centrale et orientale, et que leur idiome ait un peu joué dans le premier millénaire de notre ère ce même rôle de langue internationale, de *lingua franca*, que nous verrons tenu dans les mêmes régions, au XIII<sup>e</sup> siècle, par un autre idiome iranien, le persan.

\*  
\*  
\*

Pour surprenants qu'ils soient, ces résultats ne laissent pas d'écarter quelques difficultés, qui, dans une certaine mesure, les auraient pu faire pressentir. Il ne saurait s'agir de voir dans la langue un criterium de race, mais il n'y en a pas moins dans l'ensemble un type turco-mongol, auquel les anciens habitants du Turkestan chinois, d'après les données des historiens extrême-orientaux, ne répondaient guère. Pour certaines de ces populations, il est question d'yeux bleus et de cheveux blonds, principalement dans la partie septentrionale du bassin du Tarim, et ce type si peu « mongol » se rencontre parfois, encore de nos jours, dans les montagnes du Kan-sou occidental. Au Turkestan russe comme en Kachgarie, les voyageurs, frappés par la fréquence d'un type mâle au nez droit, au visage encadré d'une barbe souple et abondante, ont depuis longtemps parlé d'origines

iraniennes. Les procédés d'irrigation eux-mêmes, si nécessaires et si perfectionnés dans ces terres peu arrosées par les pluies, ne paraissent jamais avoir été bien familiers aux Turcs, et les *kâriz* ou canaux souterrains de Tourfan n'ont de parallèles connus qu'en Perse même. Un certain nombre de données à ce sujet, groupées de manière parfois aventureuse, ont été utilisées il y a quelques années par un voyageur russe, notre confrère Groum Grjimaïlo, dans une brochure au titre un peu inattendu : *Pourquoi les Chinois peignent-ils les démons avec des cheveux roux ?* Avec des faiblesses, une hardiesse excessive, c'est à certains points de vue l'œuvre d'un précurseur.

Par ailleurs, si nous revenons à cette grande question du bouddhisme chinois, — grande, puisque aussi bien il s'agit d'une religion qui, après dix-neuf siècles, compte encore des millions d'adeptes et, à certains moments, eut presque la toute puissance dans l'État, — l'intervention des populations iraniennes et iranisées des deux Turkestans dans la propagation de la religion hindoue en Chine ne devra plus être perdue de vue. Il ne s'agira plus de populations turques à l'intelligence en quelque sorte passive, transmettant sans réagir un enseignement une fois reçu, et il deviendra *a priori* concevable que certains aspects doctrinaux du bouddhisme chinois se soient ressentis de cet intermédiaire trop longtemps inconnu ou méconnu. Malheureusement il est encore difficile de préciser le détail de ces influences. Il est symptomatique assurément que le premier grand traducteur<sup>1</sup> d'œuvres bouddhiques en chinois, celui qui exerça son activité dans la capitale de la Chine au II<sup>e</sup> siècle pendant plus de vingt ans et y fit école, ait été un véritable Iranien, membre de la famille royale des Arsacides, Ngan Che-kaou, que ses contemporains appelaient le « marquis parthe ». Presque tous les traducteurs bouddhiques de Chine au II<sup>e</sup> et au III<sup>e</sup> siècle de notre ère sont des Sogdiens, des Ta Yue-tche, des Persans, c'est-à-dire en majeure partie des gens de l'Iran ; on ne rencontre encore parmi eux

que très peu d'Hindous. Aussi apparaît-il possible, probable même, que certaines théories bouddhiques, comme celles relatives à Amitâbha, le dieu de la Lumière infinie, et à son Paradis occidental, se soient fortement imprégnées d'iranisme. Nous savons également que toute une littérature bouddhique s'est élaborée parmi les populations iraniennes du Turkestan chinois. Les textes sont encore trop mal connus pour qu'on ose beaucoup affirmer. Ce qu'on peut dire en tout cas, c'est que, même en Chine, certaines transcriptions anciennes de termes techniques et de noms propres du bouddhisme ne se justifient que par l'intermédiaire de formes iranisées.

Bientôt, d'ailleurs, les Chinois font connaissance avec l'Inde propre. Les Hindous arrivent alors en Chine par mer encore plus aisément que par terre, et au IV<sup>e</sup> siècle commencent avec Fa-hien les dangereux et longs pèlerinages des bouddhistes chinois aux Lieux saints de l'Inde. Glorieux pour la foi, ces voyages nous ont valu des relations inestimables. C'est là, encore aujourd'hui, la base la plus solide sur laquelle on puisse édifier la géographie historique de l'Inde et des pays voisins. Les Fa-hien, les Hiuan-tsang, les Yi-tsing allaient aux sources mêmes de la foi; ils n'avaient plus que faire de passer par les Iraniens. Une sorte de suspicion plane désormais sur les textes bouddhiques dont on ne connaît pas vraiment un original hindou. Le rôle des Iraniens en Extrême-Orient n'était cependant pas terminé; mais leur activité allait s'exercer au profit d'autres religions.

\*  
\* \*

Au VII<sup>e</sup> siècle de notre ère, la Chine, divisée depuis plusieurs siècles entre des dynasties chinoises au sud du Fleuve Bleu et des conquérants venus de Mongolie qui occupent toute la moitié septentrionale de l'empire, est à nouveau réunie en un seul État gouverné par une forte dynastie nationale, celle des

T'ang. Les routes d'Asie Centrale, longtemps fermées par les troubles, s'ouvrent à nouveau, et presque coup sur coup arrivent en Chine trois grandes religions étrangères, le nestorianisme, le mazdéisme, le manichéisme.

Sur la fortune du nestorianisme à cette époque, nous sommes renseignés par un monument célèbre, l'inscription chinoise et syriaque de Si-ngan-fou, érigée en 781. Elle relate l'arrivée à Si-ngan-fou, en 635 de notre ère, du religieux nestorien A-lo-pen, et narre les divers événements qui ont marqué dans l'histoire de la communauté nestorienne de Si-ngan-fou entre 635 et 781. Cette stèle si importante, retrouvée fortuitement en 1625, a suscité des travaux nombreux, ce qui ne veut pas dire qu'elle n'ait plus rien à nous apprendre. A cette inscription, il faut joindre aujourd'hui un petit manuscrit que j'ai recueilli à Touen-houang : c'est un *Éloge de la Sainte-Trinité*, traduit en chinois sans doute au VIII<sup>e</sup> siècle ; il est suivi d'indications précieuses qui attestent qu'à cette époque, il n'était pas passé en chinois moins de trente œuvres du christianisme nestorien. La langue rituelle de ces Nestoriens n'était pas iranienne, mais sémitique : c'était le syriaque. Cependant il y avait certainement parmi eux des Iraniens, car quelques-uns des noms de moines donnés par l'inscription de 781, comme Mahdâd Gusnasp ou Msihadâd, sont nettement iraniens. Le chorévêque qui fait élever la stèle est d'ailleurs le fils d'un prêtre de Balkh au Tokharestan, c'est-à-dire de Bactriane. Il y a plus. Une notice conservée dans des catalogues bouddhiques, et qu'a signalée voilà déjà pas mal d'années notre confrère japonais M. Takakusu, a établi que le moine Adam, auteur de l'inscription de Si-ngan-fou, avait collaboré à la traduction chinoise d'un traité bouddhique sur les « six perfections ». C'est là évidemment pour un prêtre chrétien une entreprise singulière. Mais nous savons par ailleurs qu'Adam ignorait les langues de l'Inde ; si on eut recours à ses bons offices, c'est que le traité sur les « six perfections » n'était pas rédigé en sanscrit. D'autre part, on n'a aucune

trace de textes bouddhiques en syriaque. Il apparaîtra dès lors infiniment probable qu'Adam, tout en ayant pour langue liturgique le syriaque, était un Iranien, et que le traité qu'il aida à traduire était écrit dans sa langue maternelle, assez vraisemblablement en sogdien. Mais les bouddhistes de Chine étaient devenus difficiles. Leur contact direct avec l'Inde les avait rendus méfiants pour des textes qui leur parvenaient à travers des versions iraniennes. La collaboration du moine nestorien Adam fut blâmée non par ses confrères chrétiens, mais par les bouddhistes eux-mêmes, et il ne semble pas que l'œuvre, désapprouvée officiellement, ait survécu.

La fortune du christianisme nestorien en Chine fut d'ailleurs peu durable. Des communautés chrétiennes purent se maintenir sans aucun doute en Asie Centrale, et c'est à elles que sera dû au XIII<sup>e</sup> siècle, sous les empereurs mongols, la nouvelle floraison du nestorianisme qui est attestée par Marco Polo. Mais, en Chine même, le nestorianisme des T'ang, celui de l'inscription de Si-ngan-fou, s'éteignit dès le X<sup>e</sup> siècle. Nous avons à ce sujet un témoignage contemporain tout à fait précis. Abou'l Faradj, l'auteur du *Kitab al Fihrist*, qui écrivait à Bagdad vers cette époque, note dans son livre: « J'ai rencontré l'an 377 (987 A. D.), dans le quartier des chrétiens, derrière l'église, un moine de Najran, qui, sept années auparavant, avait été envoyé, par le Catholique, en Chine, avec cinq autres ecclésiastiques, pour mettre ordre aux affaires de la religion chrétienne. Je vis un homme encore jeune et d'une figure agréable, mais il parlait peu, et n'ouvrait la bouche que pour répondre aux questions qu'on lui faisait. Je lui demandai quelques renseignements sur son voyage, et il m'apprit que le christianisme venait de s'éteindre en Chine; les chrétiens du pays avaient péri de différentes manières; l'église qui était à leur usage avait été détruite, et il ne restait plus qu'un seul chrétien dans la contrée. Le moine, n'ayant plus trouvé personne qu'il pût aider des secours de son ministère, était revenu plus vite qu'il n'était allé. »

Mais, à côté de ce nestorianisme qui s'éteint ainsi vers 980, je vous signalais l'arrivée simultanée de deux autres religions étrangères, le mazdéisme et le manichéisme. Celles-là sont vraiment iraniennes. Le mazdéisme, ou, comme disaient les Chinois, le culte « du dieu céleste du feu », religion nationale de l'ancien Iran, joua en Extrême-Orient pendant près de deux siècles un rôle suffisamment important pour que l'administration impériale des T'ang ait organisé un bureau spécial, dit du *sa-pao*, auquel ressortissaient toutes les affaires de cette religion. Par malheur, les monuments du mazdéisme extrême-oriental ont disparu. Une description géographique de la région de Touen-houang, qui remonte au VIII<sup>e</sup> siècle, signale l'existence dans la région d'un temple mazdéen. Joignons-y quelques mentions incidentes dans les textes historiques. Nous n'aurons, en dehors de cela, que le témoignage d'un voyageur arabe du IX<sup>e</sup> siècle. Il assure qu'en 878 de notre ère, dans la ville de Khanfou que l'on met parfois au Tcho-kiang, mais que je crois être Canton, 120.000 juifs, mages, chrétiens et musulmans furent massacrés. Le chiffre est certainement très exagéré, et la plupart des représentants de ces confessions étrangères pouvaient être des émigrés et non des convertis indigènes. Nous ne pouvons donc guère déduire de ce texte que la présence même de mazdéens en Chine ; elle nous était déjà connue par ailleurs.

Nous sommes mieux renseignés sur le manichéisme. Cette religion avait été fondée au III<sup>e</sup> siècle par Mâni, que nous appelons Manès, et elle eut, du fait même de son fondateur, une abondante littérature religieuse, partie en persan, partie dans un idiome sémitique qui est peut-être le mandéen. La doctrine de Mâni, colorée de toutes les richesses de l'imagination orientale, puisait à la fois dans le vieux fonds des religions babyloniennes, dans le christianisme et dans le mazdéisme. Sa caractéristique essentielle est le dualisme, c'est-à-dire la coexistence éternelle de deux principes, l'un bon et l'autre mauvais, l'un de lumière et l'autre de ténèbres. Persécuté un

peu dans tous les pays, le manichéisme était surtout connu par les indications, d'ailleurs assez précises, contenues dans les traités de controverse que les Pères de l'Église, et en particulier Saint Augustin, ont dirigés contre lui. Mais, depuis quelques années, l'Asie Centrale nous a rendu d'importants fragments de traités manichéens originaux. Pourchassé dans l'Iran même par le mazdéisme, puis par l'islam, le manichéisme iranien avait trouvé refuge au VII<sup>e</sup> siècle en Chine, et surtout il réussit, au VIII<sup>e</sup> siècle, à convertir la nation turque alors dominante en Mongolie et au Turkestan chinois, celle des Ouïgours. Car, à ce moment, ces Turcs que nous avons vainement cherchés au Turkestan dans les premiers siècles de de notre ère, ont quitté leurs pâturages de Mongolie, et ils ont établi leur domination ou leur suzeraineté, avec des fortunes changeantes, sur le Turkestan chinois et même sur le Turkestan russe. A ce moment, l'Asie Centrale sédentaire se transforme, l'aire si vaste du domaine iranien se resserre. Peu à peu, le nomade turc s'infiltré, se fixe, accepte la civilisation des peuples vaincus; mais, politiquement plus puissant, il leur impose sa langue; dès la fin du X<sup>e</sup> siècle sans doute, tokharien et iranien oriental sont morts; on ne parle plus que turc dans tout le Turkestan. Cette « turquisation » du Turkestan chinois, si j'ose dire, avait commencé avec les T'ou-kiue au VII<sup>e</sup> siècle; elle reprend et progresse avec les Ouïgours au VIII<sup>e</sup> et surtout au IX<sup>e</sup> siècle. Les Turcs Ouïgours sont alors d'autant plus forts que la dynastie chinoise des T'ang s'affaiblit, menacée dans sa suprématie et même dans son existence par des guerres civiles et par le développement aussi prodigieux qu'éphémère de l'empire tibétain. Parfois c'est le prince de Mongolie, le *kaghan* ouïgour, qui est arbitre de la situation entre les partis chinois. Dans de telles conditions, ce fut un coup de maître pour les manichéens que de convertir ce souverain. Leur situation dans leur pays d'origine était des plus précaires. Écoutons encore une fois Abou'l-Faradj, qui écrit à la fin du X<sup>e</sup> siècle: « Le nombre des

manichéens, dit-il, a beaucoup diminué dans les provinces musulmanes; on en comptait naguère à Bagdad 300 environ, maintenant il n'en reste que cinq. Au commencement de ce siècle, 500 manichéens se réunirent à Samarkand et y professèrent publiquement leurs doctrines. Le prince du Khorâsân voulut les faire mourir. A cette nouvelle, le roi de la Chine, ou plutôt, dans mon opinion, le prince des Taghazghaz, fit dire au prince du Khorâsan : « Il y a dans mes États un « beaucoup plus grand nombre de musulmans qu'il n'y a de « manichéens dans les tiens. Si tu fais mourir un seul de mes « coreligionnaires, je tuerai tous les musulmans de mes « États, et j'abattraï leurs mosquées. » Ces paroles engagèrent le prince à épargner la vie des manichéens, et on se borna à les soumettre à la capitation. Ainsi les manichéens de l'Iran, traqués dans leur propre pays, sont sauvés par l'intervention du prince des Taghazghaz (car Abou'l-Faradj a raison; c'est certainement de ce prince qu'ils s'agit et non de l'empereur de Chine): or Taghazghaz est le nom même que les écrivains musulmans donnaient aux Ouïgours. Nous voyons ainsi le *kaghan* ouïgour, non content de soutenir le manichéisme dans ses propres états, aller le secourir jusqu'en Perse. Les textes chinois, l'inscription de Karabalgasoun, les sources arabes sont absolument d'accord sur ce point: le manichéisme était devenu comme la religion nationale des Turcs Ouïgours.

Ces renseignements ont été confirmés et précisés par les fouilles d'Asie Centrale. Dans la région de Tourfan, c'est-à-dire dans le principal centre où s'étaient fixés les Ouïgours quand ils avaient renoncé à la vie nomade, les missions allemandes de MM. Grünwedel et von Le Coq ont recueilli d'importants fragments de textes manichéens en moyen persan, en sogdien et en turc. Au point de vue linguistique, la publication d'une partie d'entre eux a suffi pour renouveler la connaissance du moyen persan. Au point de vue religieux, ce sont les premiers fragments d'ouvrages manichéens originaux qui aient



été retrouvés. Ils suffisent à montrer que le manichéisme, que les Pères de l'Église n'ont connu que sous son habit sémitique, ne pénétra en Asie Centrale que sous la forme iranienne. Il s'y maintint assez longtemps, et en 981, le voyageur chinois Wang Yen-to signale encore l'existence, dans la région de Tourfan, de temples manichéens, qu'il qualifie de temples persans. Mais les Ouïgours n'étaient pas à eux seuls tous les Turcs, et d'ailleurs une partie d'entre eux avait adopté et conservé le bouddhisme. Peu à peu et, semble-t-il, avant l'époque mongole, le manichéisme recula devant le bouddhisme et finalement disparut. Il laissa cependant dans le bouddhisme turc un double souvenir qui, même après l'islamisation du Turkestan, survit chez les Mongols lamaïstes : chez ces anciens Turcs comme chez les Mongols modernes, deux divinités du bouddhisme hindou, Brahma et Indra, sont connues sous les noms iraniens d'Azrua, c'est-à-dire Zervan, et d'Ormuzd ; c'est le dernier legs du manichéisme à l'Asie Centrale.

C'est aussi sous la forme iranienne que le manichéisme atteignit la Chine, et s'il ne réussit pas à y devenir, comme chez les Ouïgours, une sorte de religion d'État, du moins fit-il, là encore, une fortune durable. Jusqu'à ces derniers temps, nous étions réduits pour lui, comme pour le mazdéisme, à quelques mentions incidentes dans les histoires chinoises. Nous sommes mieux renseignés aujourd'hui. Parmi les manuscrits chinois que j'ai recueillis à Touen-houang, figure un fragment manichéen assez court, d'ailleurs important, et qui offrait cet intérêt spécial d'être le seul monument du manichéisme chinois retrouvé jusqu'alors. Mais ce fragment passe aujourd'hui au second plan, grâce à la découverte, parmi les manuscrits provenant de Touen-houang et récemment entrés à la Bibliothèque Nationale de Pékin, d'un rouleau chinois suivi, presque complet, et qui est la traduction d'un original manichéen en pehlvi. Ce texte vient d'être publié par les érudits pékinois ; M. Chavannes et moi l'avons immédiatement traduit, et notre travail paraîtra incessamment. C'est en somme le texte

manichéen le plus considérable qui ait été retrouvé jusqu'à présent, et il est de première importance au point de vue de la cosmogonie et de la théologie manichéennes. Son vocabulaire technique nous permet en outre de reprendre sur des bases plus sûres l'étude de textes historiques déjà connus, mais dont la signification et la valeur nous échappaient souvent. Il apparaît aujourd'hui qu'à l'inverse du nestorianisme et du mazdéisme, le manichéisme a su maintenir et développer sa position en Chine depuis le IX<sup>e</sup> jusqu'au XIII<sup>e</sup> siècle. Il s'était foncièrement chinoisé, sous le nom de Religion de la Lumière. Certaines influences bouddhiques l'avaient pénétré. Peut-être aussi quelque rapport fut-il établi entre le dualisme manichéen et le vieux dualisme cosmogonique des Chinois. Il vint même un moment où les œuvres fondamentales du manichéisme chinois furent incorporées, pour peu de temps il est vrai, au canon taoïste. Au XIII<sup>e</sup> siècle, un ouvrage de controverse bouddhique dénonce les manichéens, côte à côte avec les sectes hétérodoxes du bouddhisme chinois, la secte du Lotus blanc et la secte du Nuage blanc. Il semble enfin qu'à l'exemple de ces deux sectes, le manichéisme, comme il arrive facilement à des cultes pratiqués en secret, ait fini par jouer un rôle d'association politique qui parut dangereux à l'État, et le fit condamner, puis enfin disparaître. Le *Code des Ming*, à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle, proscrit en effet, à côté du Lotus blanc et du Nuage blanc, une religion du Vénérable de la Lumière, sur laquelle on n'a pas jusqu'ici attiré l'attention, mais le Vénérable de la Lumière, c'est le nom même donné, dans le traité de Touen-houang, à la divinité suprême du manichéisme, au Père de la Grandeur des textes occidentaux. Il n'y a guère de doute qu'il s'agisse là de la vieille religion de Mâni, venue de l'Iran en Chine au VII<sup>e</sup> siècle. Seulement il découle de là une conséquence curieuse. L'article du *Code des Ming* contre la religion du Vénérable de la Lumière a passé dans le code de la dynastie chinoise actuelle, et de là dans le *Code annamite*. Ce dernier code est celui que nos tribunaux appliquent en Indo-Chine. Il en résulte que le

gouvernement français du XX<sup>e</sup> siècle condamne théoriquement le manichéisme extrême-oriental tout comme la monarchie du moyen âge poursuivait le manichéisme albigeois. Son excuse est qu'il ne s'en doute pas, et que d'ailleurs la religion iranienne qu'il proscriit, et qui connut jadis des destinées si florissantes, n'a plus d'adeptes depuis longtemps.

\*  
\*\*

Il a été question jusqu'ici des influences religieuses qui, par l'intermédiaire de la Perse, se sont exercées avant l'an 1000 en Asie Centrale et en Extrême-Orient. Nous pourrions rechercher également les traces d'influence iranienne que l'on peut reconnaître dans le domaine des arts. Non seulement des objets mobiliers ont été retrouvés, en particulier au Japon où les trésors des temples n'ont pas été pillés, comme en Chine, au cours de maintes révolutions. Mais dans des peintures recueillies par le D<sup>r</sup> Stein, au sud du Lob Nor, dans d'autres que j'ai trouvées à Touen-houang, l'influence iranienne est manifeste. Le corridor d'une grotte de Kizil, au nord-ouest de Koutchar, donne, bien avant l'arrivée de l'islam, un exemple d'arc outre-passé. Des broderies, des tissus nous fourniraient d'utiles renseignements. Mais ce sont là encore sujets trop neufs pour qu'on en puisse tirer des conclusions précises, et il serait vain d'ailleurs d'en parler sans faire passer sous vos yeux les monuments eux-mêmes.

\*  
\*\*

Toutefois nous ne sommes pas au terme de notre enquête. Nous n'avons encore signalé que des influences iraniennes qui se sont exercées antérieurement à l'islam. L'islam a modifié complètement les conditions mêmes de la vie dans les deux Turkestans, mais il n'a pas supprimé, tant s'en faut, les rapports entre l'Asie antérieure et l'Extrême-Orient. Dès le milieu du

vii<sup>e</sup> siècle, la dynastie sassanide de Perse est définitivement vaincue par les Arabes, et, en 677, son représentant Pirouz cherche refuge à la cour de Chine. L'islamisation de l'Asie centrale commence alors par le Turkestan russe; puis elle absorbe au cours des siècles tout le Turkestan chinois et une bonne partie de la Chine occidentale. Mais cette pénétration d'islam en Asie Centrale et en Chine reste un des problèmes les plus obscurs dont l'élucidation s'impose à nos études. Les textes chinois, relativement abondants sur le manichéisme par exemple, sont longtemps muets sur la propagande musulmane. Sans doute, les ouvrages de l'époque mongole, au xiii<sup>e</sup> et au xiv<sup>e</sup> siècle, mentionnent souvent les musulmans, mais sans que nous puissions encore nous rendre compte de leur puissance éventuelle et de leur nombre. Les inscriptions anciennes manquent à peu près totalement. Le nom donné en Chine aux musulmans prête à toutes les conclusions. La première œuvre connue de l'islam chinois ne remonte qu'au milieu du xvii<sup>e</sup> siècle. Et cependant, un beau jour, vers la fin du xv<sup>e</sup> siècle, nous voyons les communautés musulmanes installées au Yunnan, au Kan-sou, dans les provinces côtières, à peu près dans les mêmes conditions où elles dureront jusqu'aux grandes révoltes musulmanes du xix<sup>e</sup> siècle. Il ne saurait s'agir de débrouiller en quelques instants une question aussi complexe et en somme aussi neuve. Je voudrais seulement montrer, par quelques exemples, et en particulier pour l'époque mongole, que l'iranisme musulman a joué alors le même rôle d'intermédiaire, de courtier à la fois du commerce, de la diplomatie, de la religion et des sciences, qu'avait joué au début de notre ère l'iranisme bouddhique.

Vous savez tous dans quelle formidable mêlée le génie de Gengis-khan brassa vers l'an 1200 les peuples de l'Asie entière et même de l'Europe orientale. On vit alors tel jeune homme de guerre comme Souboutai, promu général à vingt ans, conduire à la victoire les armées mongoles depuis la Corée jusqu'aux rives de l'Adriatique. Aux assemblées de Karako-

rum, en pleine Mongolie, que ce fût sous Gengis-khan ou sous ses successeurs immédiats Ogodaï ou Mongko, des envoyés de toutes les nations coudoyaient des prêtres de toutes les religions. Le moine cordelier Guillaume de Rubrouck, qui était à Karakorum en 1253, raconte qu'à l'issue d'un débat entre confucées, taoïstes, chrétiens, bouddhistes et musulmans, le grand Khan compara avec bonhomie ces cinq religions aux cinq doigts d'une même main; l'anecdote se retrouve en effet dans les textes chinois. Des artisans de tous les pays exerçaient là leurs métiers. Guillaume de Rubrouck connut à Karakorum maître Guillaume Boucher, orfèvre parisien dont le père était établi sur le Pont-au-Change, et aussi un neveu d'un évêque normand, fait prisonnier au siège de Belgrade, ou encore la jeune Pâquette, de Metz, devenue, après bien des malheurs, camériste d'une princesse mongole. A tous ces gens d'origine si diverse, il fallait une langue d'échange : ce fut le persan. Les récits mêmes de Marco Polo nous garantissent qu'après vingt ans de Chine, il ne savait qu'assez peu de mongol et pas du tout de chinois. C'est par le nom persan de Poul-i-sengîn, le Pont de Pierre, qu'il désigne le grand pont de Lou-keou-k'iao près Pékin, reconstruit depuis lors, mais toujours imposant; et c'est également en persan qu'il nommera les Zardandan, les Dents-d'or, population yunnanaise qui se dorait les dents et que les Chinois connaissent sous le nom identique de Kin-tch'e. Les plus anciens spécimens connus de l'épigraphie musulmane en Chine sont quelques lignes en persan tracées sur deux stèles qui datent du début du xiv<sup>e</sup> siècle et se trouvent à K'iu-feou du Chang-tong, au pays natal de Confucius. L'une des rares sources historiques un peu précises qu'on ait sur l'histoire du Turkestan chinois à l'époque musulmane, le *Tarikh i Rachidi* de Mirza Haidar, signale au Tibet une inscription de l'époque mongole qu'on n'a pas retrouvée, et dont je crois à vrai dire que nul ne s'est jamais soucié : elle était en chinois, en tibétain et en persan. C'est en persan que sont donnés dans les annales mongoles

les noms de ces magnifiques instruments astronomiques de bronze fondus à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, et dont certains, rapportés de Chine en 1900, ornent aujourd'hui la terrasse de Postdam. Les prêtres musulmans sont désignés dans l'histoire mongole sous le nom persan de *danichmand*, de même qu'ils portent aujourd'hui en Chine le nom persan d'*akhound*. Des colonies juives ont existé en Asie Centrale et en Chine au moins dès l'époque des T'ang; il reste peu de leurs monuments. L'un d'entre eux, qui est au plus tard du X<sup>e</sup> siècle, a été trouvé par moi dans la grotte de Toueng-houang; il est en langue sémitique. Mais à Khotan, le D<sup>r</sup> Stein a recueilli un document juif en persan. Une colonie juive remontant au XII<sup>e</sup> siècle achève de mourir actuellement à K'ai-fong-fou du Ho-nan; de par ses inscriptions et les notes de ses manuscrits, nous savons que si ces Juifs avaient bien l'hébreu pour langue liturgique, leur langue maternelle était le persan. Enfin il y avait en Chine, sous la dynastie Ming, un bureau des interprètes dont nous possédons encore certains recueils de vocabulaires et de suppliques: la langue qui y est désignée comme le *houei-houei*, la langue « musulmane » par excellence, n'est pas l'arabe, mais le persan.

De tous ces faits il me paraît résulter dès à présent que les langues iraniennes n'ont pas joué dans la propagation de l'islam en Asie Centrale et en Chine un moindre rôle qu'elles n'avaient joué dans la propagation du bouddhisme au début de notre ère. Sans doute, il ne s'agit encore que d'exemples encore trop clairsemés, trop peu cohérents, pour nous permettre d'asseoir des conclusions définitives. Il me paraît cependant qu'on doit reconnaître là un des gains sérieux que nous ont valus les recherches poursuivies en ces dernières années au Turkestan. Au lieu d'un simple contact direct entre l'Inde et la Chine, auquel on a cru assez longtemps, au lieu même d'intermédiaires turcs sans originalité, sans personnalité, il nous faut dès à présent admettre l'intervention fréquente et active en Asie Centrale du monde iranien.

\*  
\*\*

Par ces remarques, je n'ai envisagé qu'un des aspects des études que nous aurons à poursuivre ici longuement. Peu à peu, ce n'est pas seulement le Turkestan, mais le Tibet et la Mongolie que nous devons soumettre à des enquêtes minutieuses. Le champ de nos recherches est immense. Mais avant de terminer cette première leçon, je voudrais rendre hommage aux pionniers dont le sacrifice nous permet de poursuivre aujourd'hui ces recherches dans la paix des bibliothèques et des musées. On parle parfois de tourisme, un peu légèrement. Ceux qui sont allés peiner là-bas pour la science y ont mené rude vie. Privés de tout, passant par des températures qui vont de + 40° en été à — 40° en hiver, ils ont été encore, malgré la tranquillité relative du pays, exposés à bien des attentats. Le nombre de ces voyageurs n'est pas très grand, et cependant, en moins d'un demi-siècle, c'est Schlagintweit assassiné aux portes de Kachgar, Dalgleish tué sur les pentes du Karakorum, l'infortuné Martin mourant d'épuisement à l'hôpital de Marghelan; c'est Dutreuil de Rhins assassiné dans le Tibet oriental; c'est Henri d'Orléans succombant en pleine jeunesse à Saïgon. Ce sont aussi ceux qui sont revenus, mais que le pays natal n'a pas remis: Huith mourant au retour de la première mission Grünwedel, mon malheureux compagnon Nouette emporté en huit jours l'an dernier; c'est Roborovski n'arrivant pas à se remettre d'avoir eu les pieds gelés dans le Nanchan; c'est mon vieil ami Berezovski payant de la paralysie un trop long séjour en ces rudes climats. Tous, victimes des hommes ou victimes de la nature, saluons-les pieusement. Leur effort commande l'estime; leur sort impose le respect. Souhaitons seulement que l'avenir n'ajoute pas trop vite, comme nous en avons eu l'angoisse ces jours derniers, des noms nouveaux à ce martyrologe.

---

 PAUL PELLIOT.